

THÉOLOGIE

-

Association Nouvelle revue théologique | « Nouvelle revue théologique »

2021/2 Tome 143 | pages 335 à 349

ISSN 0029-4845

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-theologique-2021-2-page-335.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Association Nouvelle revue théologique.

© Association Nouvelle revue théologique. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

THÉOLOGIE

CANDIARD A., **Du fanatisme.** Quand la religion est malade, Paris, Cerf, 2020, 12x19, 96 p., 10,00 €. ISBN 978-2-204-14080-5.

Dans un style aisé et agréable, Adrien Candiard nous plonge dans un débat théologique profond et actuel : « Quel Dieu invoquent les fanatiques qui excommunient, persécutent et tuent en son nom ? » Il rejoint la question posée par les Lumières : les religions ne sont-elles pas source de la violence ? Il expose son sujet comme chrétien, frère dominicain, au contact personnel et vivant avec le monde islamique. Sa thèse est la suivante : le fanatisme religieux témoigne d'un athéisme profond des croyants ou des courants théologiques qui s'y réfèrent ; « un pieux athéisme, athéisme de religieux, un athéisme qui ne cesse de parler de Dieu, mais qui en réalité sait fort bien s'en passer » (p. 42). Dieu n'est plus connu, mais remplacé par des idoles. Ce plaidoyer marque nettement la différence entre la foi et la croyance. Sans nier l'apport des approches sociologiques ou psychologiques, il montre clairement la nécessité d'une réflexion théologique pour comprendre le fanatisme d'hier et d'aujourd'hui. L'exclusion de la théologie (p. ex. dans la laïcité française), « discours raisonné et critique sur la foi et sur Dieu » (p. 17), peut favoriser certains délires fanatiques.

Le chap. 1 montre que les fanatismes religieux ont un point commun : non pas un excès de Dieu, mais sa mise à l'écart consciente ou inconsciente, de fait un athéisme pratique. Il décrit tant dans l'Islam que dans le Christianisme comment une théologie peut n'être qu'un « pieux agnosticisme » (p. 37). Le hanbalisme – courant théologique dont les racines remontent au IX^e s. à Bagdad et dont le fondateur est Ibn Hanbal – a repris une vigueur nouvelle dans le salafisme. Il s'agit presque d'une théologie « qui pense l'inutilité de la théologie ». Ce que Dieu a révélé de lui n'est pas sa nature, mais sa volonté. « On ne sait pas qui est Dieu, mais on sait ce qu'il veut » (p. 32). En Islam, il ne s'agit que d'une théologie parmi d'autres, mais elle influence l'Islam contemporain par son simplisme. « Le fanatisme est aussi le fruit, parfois assez direct, de certaines

théologies, de certaines conceptions de Dieu et de notre capacité à le connaître » (p. 40).

Le chap. 2 développe des exemples d'idoles que tout fanatisme substitue à Dieu. Il en fait l'inventaire pour le christianisme. Dans certains cas, la Bible, la liturgie, les leaders charismatiques en viennent à être absolutisés. Or « si Dieu seul est Dieu », on ne peut pas le circonscrire et mettre la main sur Lui. Ce qui est sacré peut dire Dieu, mais n'est pas Dieu. On ne peut pas objectiver Dieu, même dans le mystère de l'Incarnation. « Ici commence le fanatisme : quand je veux faire rentrer l'infini de Dieu dans l'étroitesse de mes idées, de mes enthousiasmes ou de mes haines ; quand je perds de vue qu'il est plus grand que moi, qu'il est au-delà de ces combats où je souhaite le mobiliser, mais que c'est au contraire à lui de me conduire où il le veut » (p. 57).

Le chap. 3 est consacré à la recherche des remèdes aux tentations de fanatisme. Avec pédagogie, l'A. en présente trois : la théologie comme démarche rationnelle et critique et l'entrée dans une recherche de la raison commune, le dialogue interreligieux vrai dans l'exposé interpersonnel des assurances de la foi, la prière comme un lieu et un espace où Dieu peut se révéler, dire ce qu'il est, nous partager son Nom. En présentant ces chemins, l'A. nous communique son scepticisme par rapport aux actions actuelles des États. Des maladies se soignent, mais « pour ce qui est du fanatisme, je ne lui connais d'autre remède que le développement de la vie spirituelle » (p. 71). Approfondir pour l'homme sa relation profonde à Dieu, c'est entrer dans une reconnaissance de l'absolu de Dieu et de la manière dont il se dit dans l'histoire des hommes et des nations. Cette purification des images de Dieu, que nous avons ou que nous nous faisons, est un travail pour tous les hommes de bonne volonté. Cette option « religieuse » de lutter pour mieux connaître Dieu interpelle sûre-

ment certaines options sociopolitiques de la laïcité des États. — A.M.

COUTURE D., LÉTOURNEAU A., POULIOT É. (dir.), **Égalité homme-femme et genre**. Approches théologiques et bibliques, coll. Terra Nova 7, Leuven - Paris - Bristol, Peeters, 2020, 16x24, 364 p., 62,00 €. ISBN 978-90-429-3925-7.

Le présent volume consacré au rapport « femme-homme » et au « genre » présente les Actes du Congrès tenu à l'Université Laval (Québec) par l'« Association catholique des études bibliques » et la « Société canadienne de théologie » en juin 2017 dont le titre était « Égalité homme-femme et genre. Approches théologiques et bibliques ». La collection *Terra Nova* (Peeters, Leuven) diffuse les travaux théologiques de la « Société canadienne de théologie » ou se rapportant à des problématiques intéressant le Canada. Les pays d'Amérique du Nord sont plus sensibles que l'Europe aux questions de « genre », à la place de la femme dans la société et au rapport masculin-féminin, longtemps dominé par une mentalité dite « patriarcale ». Le ^{xx}e siècle a connu une accélération du mouvement d'émancipation des femmes et la découverte par le monde féminin de ses possibilités et de la nécessité de prendre sa place dans le monde du travail, de la politique, du social et du culturel. La scolarisation des jeunes filles à tous les niveaux y est sans doute pour beaucoup. Dans l'Église catholique aussi, cette prise de conscience est présente. Les femmes désirent non seulement servir comme elles l'ont toujours fait, mais d'une manière nouvelle, dans des tâches de responsabilité et de gouvernement, comme dans l'enseignement où elles ont désormais leur place, y compris à l'Université. Les requêtes vont jusqu'à demander l'accès aux ministères ordonnés. Les Églises chrétiennes marchent chacune à leur rythme : les Protestants

et Anglicans ont fait le pas d'ordonner des pasteures et parfois même des évêques, choisis aussi dans le monde féminin, tandis que les Orthodoxes acceptent l'ordination d'hommes mariés mais non l'ordination des femmes. Du côté catholique, les prêtres des Églises orientales peuvent contracter un mariage avant l'ordination, tandis que du côté occidental, ils sont célibataires ; des hommes mariés peuvent recevoir le diaconat permanent. On le voit, les dialogues œcuméniques ont leur place dans le mûrissement de ces questions. Les 16 collaborateurs du présent volume sont 10 femmes et 6 hommes, dont 13 intervenants du Canada et 3 de France. Cinq sont exégètes, les autres sont spécialisés en philosophie, en sciences humaines ou en théologie pratique.

La première partie a pour titre « Expressions exégétiques, relectures bibliques » ; on y explore les questions d'égalité homme-femme et de genre dans l'un et l'autre Testament. Le lecteur sera surpris d'y trouver une belle moisson qui enrichit le débat, sans être centrée directement sur les questions de ministères. Il est question tout d'abord des enfants de David, sa fille Tamar et Absalon, son fils. La beauté et la violence concernent l'un et l'autre, contrairement à ce qu'on pourrait penser (Anne Létourneau). Ensuite, on présente trois prophètes et leurs épouses et on constate que l'autorité ne s'exerce pas seulement du côté masculin (Philippe Loiseau). Quant à Judith, personnage complexe, elle peut être séductrice et d'une force cruelle. Les femmes découvriront chez elle une force d'émancipation (Catherine Vialle). De même, la mère des sept fils martyrs (Maccabées) a une force d'âme et de persuasion auprès de ses enfants qui étonne (Isabelle Lemelin). Enfin, on fait retour à saint Paul dont l'identité est multiple, citoyen de l'Empire, juif d'obéissance pharisienne, et apôtre du Christ. Cette situation complexe explique sans doute ses prises de position différentes, soit la soumission

de la femme à son mari, soit l'affirmation qu'il n'y a plus « ni homme ni femme » dans le Christ (Elian Cuvelier). Enfin, l'attitude du premier christianisme concernant les femmes montre à la fois des évolutions et des régressions (Michel Gourgues). Ces recherches bibliques permettent de dépasser les stéréotypes, concernant tant les hommes que les femmes.

La deuxième partie est intitulée « Des fondements autres, qui changent la donne ». Le caractère problématique des fondements du rapport homme-femme et du genre est mis en lumière par les diverses contributions. D'abord, on se met à l'écoute du livre *Gender* d'Ivan Illich qui souligne l'« incommensurabilité du rapport homme-femme » et l'indétermination du genre, car celui-ci est toujours particularisé et contextualisé (Mahité Breton). Ensuite, on est invité à penser le rapport homme-femme sur un mode ternaire et non binaire à travers la lecture de Gn 2 et 3 (Étienne Pouliot). La contribution suivante s'inspire de *Big Love*, une série de fiction américaine qui met en scène une famille mormone polygame, une autre monogame et une troisième convertie au mormonisme fondamentaliste à partir d'une position areligieuse. On y découvre les efforts des épouses pour négocier les rapports au patriarcat ainsi que l'utilisation du discours post-féministe pour recadrer le mariage plural (Mathilde Vanasse-Pelletier).

Avec la troisième partie « Appels aux Églises », le dossier ecclésial explore les débats sur l'égalité hommes-femmes dans les Églises et prend acte des appels qui sont adressés à ces dernières. Une première contribution s'intéresse à la formule « *in persona Christi* » souvent utilisée pour justifier l'ordination sacramentelle des hommes et l'exclusion des femmes. Serait-ce seulement la différence biologique qui justifierait l'une et interdirait l'autre ? (Marie-Andrée Roy). La deuxième intervention « Des femmes, icônes du Christ » conteste que la femme ne puisse représenter sacra-

mentellement le Christ, pour des raisons de genre (Pauline Jacob). Le xx^e siècle a vu l'Église protestante de Genève (1917-1968), héritière de Calvin, arriver à la décision d'ordonner des pasteurs. Cette décision doit beaucoup à la formation théologique des jeunes filles, dont beaucoup étaient elles-mêmes filles de pasteur (Laurence Savoy). La dernière contribution s'efforce de dresser une typologie des positions concernant la « non-ordination » des femmes ainsi que des thèses féministes. L'approche *queer* (signifie « aspect dérangent »), sans doute la plus récente des revendications, prend en compte la fluidité des frontières entre genres et demande la reconnaissance de droits égaux pour ces groupes aujourd'hui marginalisés (Denise Couture).

La quatrième et dernière partie « Chantiers encore jeunes » présente divers cas de changements dans les rapports hommes-femmes. La lecture féministe des récits de la vie de sainte Kateri Tekakwitha (1656-1680), une indienne de la Nouvelle France, s'écarte de la présentation « coloniale » de la personne « soumise et pieuse », présentée lors de la canonisation. La jeune indienne a pu avoir un rôle de « libératrice » pour les femmes autochtones (Jean-François Roussel). L'éco-spiritualité et l'éco-théologie proclament la grande unité qui relie le cosmos, Dieu et l'humanité entière, avec comme conséquence la nécessité d'une éco-justice pour tous (Pierrette Naviau). Le dernier exposé est consacré à la migration et à l'hospitalité dont Rahab, la prostituée de Jéricho (Jos 6,22-25), a fait preuve (Martin Belterose).

Les auteurs souhaitent que la recherche se poursuive par de nouveaux « regards croisés » concernant l'égalité homme-femme qui permettront de faire advenir une humanité nouvelle. Par ailleurs, aucun des contributeurs n'a défini le terme « égalité » dans les rapports homme-femme, souvent valorisé aujourd'hui au détriment de la complémentarité. On l'aura bien compris : les

choix qui sont proposés tout au long de l'ouvrage méritent un discernement de type pluridisciplinaire, tant en théologie qu'en anthropologie. De plus, les changements éventuels doivent être contextualisés et servir à une meilleure annonce de l'Évangile. Enfin, ces changements ne seront féconds que s'il y a une réelle réception dans le peuple chrétien, ce qui suppose une concertation et une sensibilisation du peuple des baptisés. — A.H.

FÉDOU M., **Les dogmes**, coll. Que penser de?, Bruxelles, Fidélité, 2020, 12x19, 128 p., 9,50 €. ISBN 978-2-87356-856-6.

Professeur de patristique et de théologie fondamentale aux Facultés jésuites de Paris (Centre Sèvres), le père Fédou présente un essentiel sur la question des dogmes dans l'Église catholique. Cette sorte de « Que sais-je? » bien documenté propose les données classiques sur le sujet et fait le point sur cette matière en pleine évolution, en y joignant une bibliographie ainsi que des « encadrés » de textes officiels ou d'auteurs. Le contentieux autour du dogme est pris à bras le corps pour aborder les vrais enjeux qui touchent la foi et la vie de l'Église et des Églises. L'A. montre le lien structurel du dogme à la Parole de Dieu (révélation). Il le définit comme « Parole de Dieu s'exprimant comme "vérité de foi" dans le temps de l'Église » (p. 105). L'histoire du « dogme » porte la trace des difficiles consensus en matière de formulations doctrinales, depuis les premiers conciles jusqu'au xx^e siècle, en passant par l'épreuve des ruptures ecclésiales, avec l'Orient au xi^e siècle et avec la Réforme protestante au xvi^e siècle. Vatican II constitue un tournant : le concile ne propose pas de nouvelles définitions solennelles (dogmes), ni de condamnations ou anathèmes ; il élargit les perspectives, en prenant en compte le *sensus fidei* de la communauté baptismale tout entière ; il s'inspire de la dis-

tinction de Jean XXIII entre la « substance » de la foi et sa « formulation ».

Les conciles œcuméniques du premier millénaire sont consacrés principalement à la christologie, la pneumatologie et la théologie trinitaire, mais aussi aux doctrines dualistes comme le Manichéisme. Les querelles sur le péché originel, la liberté humaine et la grâce (Augustin) sont proprement occidentales. Le 2^e millénaire occidental va débattre de la justification (salut), et de la nature des sacrements, notamment dans le contexte de la Réforme et du concile de Trente. L'Orient n'apparaît plus guère en cette période, signe de notre éloignement réciproque. Les xix^e et xx^e siècles catholiques voient s'ajouter deux nouveaux dogmes mariaux, l'Immaculée Conception (1854) et l'Assomption (1950), sans compter l'infaillibilité pontificale (1870).

Les deux derniers chapitres nous plongent dans l'actualité des Églises et méritent une attention toute particulière. Le xx^e siècle s'est attelé à la question centrale de l'« herméneutique » (interprétation) et de ses règles. De grands auteurs ont marqué ces travaux et les progrès qui en découlent, notamment Newman, de Lubac, Rahner, Kasper, ainsi que A. Dulles et B. Lonergan pour les USA. L'apport majeur de l'Europe en ces dernières décades retiendra les noms de C. Geffré, E. Schillebeeckx, B. Sesboüé, C. Théobald, A. Gesché (Louvain), etc. Ce dernier, p. ex., définit le dogme comme « acte intellectuel de transgression », se refusant à l'interprétation rationaliste ou de simple bon sens. Ainsi, le dogme de Chalcédoine (p. 451) qui définit la condition du Christ comme « vrai homme » et « vrai Dieu » s'efforce de tenir les deux éléments majeurs de la condition du « Verbe fait chair » sans renoncer au mystère attesté par l'Écriture (Jn 1,14).

Le dernier chapitre prend acte de trois expériences ecclésiales récentes qui modifient l'approche dogmatique. D'abord le dialogue œcuménique. Grâce à une meilleure connaissance

réci-proque, ceux qu'on appelait « monophysites » et d'autres qu'on appelait « nestoriens », estimés « hérétiques », sont aujourd'hui perçus différemment, comme le montrent les accords passés par l'Église catholique avec les uns en 1993 et avec les autres en 1994, car les mêmes réalités de foi peuvent s'exprimer à travers des langages différents plutôt que par un langage univoque (H. Legrand). Dans ce cas, on parlera de différences « non séparatrices ». Il en va de même pour l'accord doctrinal entre Luthériens et Catholiques sur la « Justification par la foi » (1997), même si subsistent certaines différences doctrinales. Le Groupe des Dombes a poursuivi ses travaux, notamment concernant la mariologie et l'autorité dans l'Église en rapport avec l'infailibilité. On peut espérer à l'avenir des avancées significatives, ratifiées par les Églises concernées. Les thématiques de la « libération » (Amérique Latine) et de l'« inculturation » (Afrique et Asie) relèvent des théologies contextuelles. Elles invitent à tenir compte des contextes lorsqu'on formule les doctrines théologiques. Il s'agit d'opérer une « réinterprétation créatrice des énoncés de foi dans un monde pluriculturel » (Léonard Santedi). — A.H.

DE GÉLIS O., *Veritas, existentia Christi*. Étude du concept de vérité dans la Dogmatique ecclésiale de Karl Barth, coll. Collège des Bernardins, essai, Les Plans-sur-Bex, Parole et Silence, 2020, 16x24, 806 p., 38,00 €. ISBN 978-2-88959-177-0.

Dans la thèse monumentale de théologie soutenue à l'Institut catholique de Paris et publiée ici intégralement, le prêtre parisien invite à relire la quatrième partie de la *Dogmatique ecclésiale* de Barth (c'est-à-dire rien de moins que les 10 tomes de cette œuvre inachevée). Son hypothèse est que la « Doctrine de la Réconciliation » est un traité théologique *De Veritate*. Pour le montrer, après

avoir écarté résolument les voies ascendante cosmologique et anthropologique, d'accès à la vérité (1^{re} partie), il explore l'ouvrage que le théologien réformé consacre à la preuve anselmienne de l'existence de Dieu et y découvre une structure tripartite de la vérité : l'*esse in intellectu* (l'existence mentale) ; l'*esse in re* (l'existence réelle) ; la *ratio veritatis* (la vérité absolue) (2^e partie). Il l'applique alors à la *Kirliche Dogmatik*, dévoilant ainsi, beaucoup plus profondément qu'un simple commentaire suivi, la théo-logique qui y est à l'œuvre. Il en conclut trois thèses fondamentales : la théologie se doit d'être vraie (*esse in intellectu* : 3^e partie) ; l'existence du Christ est la vérité qui inclut toute autre vérité (*esse in re* : 4^e partie) ; l'être vrai du Christ resplendit dans la Résurrection (*ratio veritatis* : 5^e partie).

Non content d'avoir accompli ce puissant et lumineux travail de synthèse, l'actuel Directeur du Pôle de Recherche au Collège des Bernardins prend à nouveau du recul pour montrer que cette *Veritas* qu'est le Christ présente deux aspects qui sont comme deux pôles, l'être et l'acte, et il confirme qu'ils s'articulent de telle manière que l'agir prime l'être (*esse sequitur operari*). Dès lors, il lui est possible d'interroger, au terme, mais aussi chemin faisant, les présupposés philosophiques et surtout la reprise catholique de la théologie barthienne. Il propose notamment d'enrichir du dedans le déficit d'être, c'est-à-dire l'insuffisante prise en compte de l'humanité anhypostatique du Christ, d'où découle par exemple une tension, voire une carence dans la transformation réelle de l'homme réconcilié (p. 573-575). Pour ce faire, il introduit la notion d'*habitus*, empruntée à Aristote relu par Ravaisson, en résonance avec les lectures thomasienne et bonaventurienne (p. 531-539), qui permet d'introduire « le surcroît de réponse que la question 'de la vérité' est à même d'attendre » (p. 539).

Comment ne pas se réjouir de ce qu'Olrice de Gélis conjoigne si heureuse-

ment l'empathie la plus affinée et le recul le plus éclairé? Nous nous permettrons d'interroger sa relecture d'Aristote qui, trop liée à Ravaisson, n'a pas su rendre à l'habitus toute sa profondeur métaphysique. Surtout, nous proposons une piste au ras même de la notion d'acte, insuffisamment interrogé en sa concrétude : en définitive, l'événement divin est autocommunication ; or, pas de donation sans réception et pas de donation effective sans donner non seulement de recevoir (dans l'obéissance), mais de donner, non sans auparavant avoir été donné à soi-même (Bruaire, Laberthonnière) et donc transformé. Ne serait-ce pas dans cette logique (*veritas*) du don en sa dynamique totale que le *vere esse* (celui du Christ, mais aussi celui de l'humanité réconciliée) acquiert toute sa puissance responsive reçue de l'acte divin lui-même? — P. Ide

GOUYAUD C., **Joseph Ratzinger-Benoît XVI et le ministère pétrinien**, préf. Card. R. Sarah, Paris, Lethielleux, 2020, 14x22, 500 p., 25,00 €. ISBN 978-2-249-91023-4.

Christian Gouyaud, prêtre du diocèse de Strasbourg, propose « une lecture théologique » du pontificat de Benoît XVI, selon les mots du Cardinal Sarah en préface de cet ouvrage. Ce panorama des écrits et discours de Joseph Ratzinger, devenu Benoît XVI, nous permet de percevoir la pensée cohérente d'un théologien hors normes qui marquera le Concile et sa réception à travers l'histoire. Dès les premières années de son enseignement, puis de son pontificat, Joseph Ratzinger-Benoît XVI aura une conception originale, voire dramatique, de la fonction épiscopale et du ministère pétrinien qu'il assumera successivement : pour lui, « la primauté s'est développée dès le commencement comme primauté du martyr » (p. 54). Considéré comme un rempart contre l'arbitraire, ce ministère ainsi envisagé met à distance toutes les

prétentions hégémoniques du pouvoir temporel. Cette primauté pontificale s'articule également avec le collège épiscopal. Témoin privilégié de Vatican II, J. Ratzinger explicite régulièrement le thème et l'exercice de la collégialité sous le vocable de la fraternité. Ici l'A. aurait pu mentionner l'ouvrage intitulé *Frères dans le Christ*, publié en 1962, qui fera date et qui pose les jalons d'une ecclésiologie en germe. On retrouve ici l'esprit de la collégialité destinée à valoriser l'épiscopat, tout en évitant de tomber dans la bureaucratie des conférences épiscopales ou des commissions anonymes. Quant aux synodes, le pape émérite les considère avant tout comme « un simple instrument d'information mutuelle, de correction réciproque et de promotion des vertus théologiques » et non comme un organe de gouvernement collégial. Ces différenciations indiquent et évoquent tous les points d'appui de son ministère pétrinien.

Concernant son magistère théologique, l'A. met en évidence le dialogue fécond entre foi et raison soutenu par J. Ratzinger-Benoît XVI dans son combat contre « la dictature du relativisme ». On se souvient également des encycliques successives sur les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité, mais aussi des publications catéchétiques comme le *Youcat* ou le *Compendium du Catéchisme de l'Église catholique*. Ancrés dans la Parole de Dieu et les Pères, ses enseignements portaient le souci de l'intelligence de la foi.

C. Gouyaud évoque aussi le ministère d'unité. Dans sa manière de pratiquer l'œcuménisme, le pape émérite envisageait l'unité comme une vérité à rechercher, sans compromission de langage. Refusant tout à la fois « l'œcuménisme de base » et « l'œcuménisme de la hiérarchie », il mettait en évidence le rôle de Pierre dans cette nécessaire conversion intérieure.

La liturgie fut également un sujet de vigilance du souverain pontife ; elle se doit d'être conforme au *Logos* et orientée vers Dieu à travers des rites précis.

Dans ce service du peuple, la question du sacerdoce est également évoquée en termes sacramentels et jusque dans les questions douloureuses des abus sexuels sur mineur. Ce ministère pétrinien de Benoît xvi prend enfin toute sa valeur dans l'événement de l'élection puis de la renonciation que l'A. choisit d'analyser.

En conclusion, l'A. tente de résumer l'axe principal de la pensée et du ministère de J. Ratzinger-Benoît xvi : « On pourrait dire qu'il est dans sa vie et dans son œuvre opposé à toute forme de positivisme » (p. 466). Ce regard ultime posé sur cette œuvre immense offre au lecteur une belle synthèse et une nouvelle manière d'appréhender la pensée du pape émérite. — C.S.

GREINER D., **Helmut Thielicke, une théologie pour le bien de l'éthique**, coll. Patrimoines, Paris, Cerf, 2019, 15x23, 308 p., 28,00 €. ISBN 978-2-204-13021-9.

Dominique Greiner, religieux assomptionniste, moraliste et rédacteur-en-chef du journal *La Croix*, ouvre cet ouvrage avec la question de savoir pourquoi le lien traditionnel entre la théologie et l'éthique est rompu. À côté des malentendus entre l'Église et la société (p. ex. autour de l'encyclique *Humanae vitae*), il constate la dissolution d'une vue globale de la vie morale dans des éthiques sectorielles (représentées par les études des cas). Et le choix pour l'éthique chrétienne serait : argumenter comme les autres et se dérober de son originalité ou argumenter en chrétien et parler une langue privée (et par conséquence disparaître dans les débats publics). L'A. propose une solution à partir des éthiques sectorielles qui se sont développées depuis quelque temps. Par la « proximité avec les pratiques » apparaît une chance pour la réflexion théologique pour éviter l'alternative « vicieuse » entre « éthique de la foi » et « éthique autonome » (p. 16). La thèse soutenue porte « sur la posture que doit

tenir le théologien moraliste dans l'espace public pour ne pas être confondu avec le philosophe et l'éthicien naturel. Il s'agit de montrer que l'éthique chrétienne, dans la particularité de son statut confessant, peut éclairer de manière universelle l'action humaine, et que la théologie morale peut tenir son projet de bout en bout : rester à la fois vraiment éthique – c'est-à-dire en capacité de soutenir l'agir humain – et vraiment théologique » (p. 16). L'A. identifie le théologien luthérien allemand Helmut Thielicke (1908-1986) comme un bon exemple pour développer son propos, parce que ce dernier – qui a eu au début un profil de dogmaticien – s'ouvre par l'expérience du nazisme sur des questions éthiques et publie avec son *Theologische Ethik* un ouvrage majeur de la théologie luthérienne du xx^e siècle. L'A. analyse l'œuvre du dernier en six chapitres qui sont marqués par les contextes divers dans lesquels le professeur hambourgeois s'engage. Ses interventions dans l'espace public (sur des questions de l'économie, de la politique et de la médecine, chap. 1) mènent à la question fondamentale : Comment formuler une éthique chrétienne dans un monde sécularisé ? – contre le libéralisme et le barthisme à la fois (chap. 2). Le chap. 3 problématise l'anthropologie théologique relationnelle de Thielicke qui doit faire ses preuves dans des situations-limites à partir desquelles se construit une « éthique de l'improvisation » et du compromis (chap. 4). Posant la question « de la portée publique de la foi », l'A. peut conclure que l'anthropologie très formelle de Thielicke « s'enrichit » par sa pensée du politique qui enracine sa vision de l'être humain de plus en plus dans l'historicité concrète (chap. 5). Si l'approche théorique de Thielicke n'est plus très présente aujourd'hui, son engagement comme prédicateur se réjouit encore d'une vive postérité qui est due au fondement existentiel de sa prédication (chap. 6). En somme, cette analyse montre que le théologien doit tenir la tension entre les exigences de la

foi et les situations de ce monde pour ne pas laisser disparaître le but de toute action humaine : « que le bien n'est pas illusoire » (p. 270). Cette capacité de médiation et de transfert justifie la présence des théologiens dans chaque Comité d'Éthique national ou local. — M.K.

JENSON R.W., **Esquisse d'une théologie**. Ces ossements peuvent-ils revivre?, transcrit, éd. et introd. A. Eitel, coll. Résonances théologiques, Genève, Labor et Fides, 2020, 13x21, 192 p., 18,00 €. ISBN 978-2-8309-1716-1.

La récente coll. « Résonances théologiques » des éd. Labor et Fides s'enrichit d'une seconde publication. Cet ouvrage donne accès à un cours dispensé par le théologien systématicien (luthérien) Robert Jenson à Princeton en 2008. L'A. tente un rapide parcours des lieux communs de la théologie chrétienne dans une perspective œcuménique. Au cœur de cet itinéraire, il y a la conviction que le Dieu d'Israël a pour particularité – parmi les multiples propositions religieuses – de se présenter comme le Dieu qui parle et constitue Israël et l'humanité comme interlocuteurs, appelés à entrer en conversation avec lui. Son identité de Dieu vivant, engagé dans l'histoire, se révèle de la manière la plus nette lorsqu'il appelle à la vie les ossements desséchés : la résurrection de Jésus accomplit la prophétie d'Ezéchiel, en laquelle l'A. voit la quintessence du questionnement vétérotestamentaire. C'est donc la foi en la résurrection de Jésus qui informe la christologie ici développée. On notera aussi l'effort œcuménique inspirant pour définir les « notes » de l'Église.

Jamais dénué d'humour, l'ouvrage s'achève sur cette question : se peut-il que la théologie chrétienne ne soit qu'un tas d'ossements desséchés? Le plaidoyer final pour une confiance dans la rationalité propre de l'évangile mérite

d'être entendu à la lumière de tout ce qui a précédé : non pas comme un splendide isolement de la pensée chrétienne, mais plutôt comme une confiance dans son originalité au milieu du commerce des idées. — F. Odinet

MÜLLER G.L., **Der Glaube an Gott im säkularen Zeitalter**, Freiburg - Basel - Wien, Herder, 2020, 15x23, 496 p., 58,00 €. ISBN 978-3-451-38649-7.

La colonne vertébrale de ce livre consiste en une série de conférences que l'ancien préfet de la congrégation pour la doctrine de la foi a tenues à l'université de Lublin en 2018. Le titre reflète parfaitement le contenu. Le livre examine les présuppositions idéologiques et les implications historiques de la déchristianisation de l'Occident. Contrairement à ce que l'humanisme athée professe, il n'est pas nécessaire que Dieu meure pour que l'homme vive. En tuant Dieu, l'homme se tue lui-même. Cela ne se vérifie pas seulement dans les totalitarismes politiques du siècle passé mais aussi dans le libéralisme actuel qui, rejetant la métaphysique pour se lier au positivisme en cherchant à faire passer la liberté de l'homme pour absolue, lui dénie tout sens transcendant et réduit l'homme à des besoins matériels, le livrant de la sorte entièrement à l'emprise des puissances économiques et médiatiques. À l'opposé, par la foi au Christ, l'homme, associé au don de soi du Christ au Père et au prochain dans l'Esprit, reconnaît sa destinée dans la communion avec Dieu. Ce n'est que dans la foi elle-même que sa vérité est reconnue, mais la réflexion métaphysique sur l'être et la personne peut révéler des points d'ancrage du mystère de la foi dans la réalité finie, spécialement dans la nature humaine. Il faut en conclure que ce n'est pas l'athéisme qui est « naturel » (correspondant à la nature de l'homme) et donc « raisonnable », mais au contraire la relation avec Dieu dans la foi.

Ce livre est le meilleur livre de théologie qu'il nous a été donné de lire de ces dernières années. Permettant l'entrée dans le mystère de la foi, sa lecture exigeante donne le goût de la grâce divine, à la lumière de laquelle s'efface toute sagesse humaine, philosophique ou scientifique. — R. J.

POLLEFEYT D., **Ethics and Theology after the Holocaust**, Leuven - Paris - Bristol, Peeters, 2018, 16x24, 416 p., 64,00 €. ISBN 978-90-429-3750-5.

Didier Pollefeyt, professeur ordinaire à la Faculté de théologie et d'études religieuses de Katholieke Universiteit Leuven (K.U.L.) en Belgique, nous livre dans cet ouvrage le fruit de plus de trente-cinq ans de réflexion, de recherche, d'enseignement et de publications sur l'éthique et la théologie après la Shoah. Il y présente une éthique pour l'avenir (sections 1 à 5), ainsi qu'une théologie actualisée et renouvelée, en particulier au niveau de la christologie et du dialogue entre juifs et chrétiens, pour l'Église catholique (sections 6-14). « Ne pas donner une victoire posthume à Hitler » (Fackenheim) inspire et anime son raisonnement et lui permet de tirer de la Shoah des enseignements normatifs pour les nouvelles générations.

Dans l'introduction (section 1), l'A. présente chacune des quatorze sections, leurs connexions internes ainsi que la méthode suivie : réfléchir la Shoah de l'intérieur pour comprendre les mécanismes et la dynamique éthique et théologique qui ont rendu possible la mise en place progressive de l'extermination programmée et méthodiquement orchestrée de six à sept millions de juifs et d'autres groupes. Sa réflexion s'appuie sur une très vaste littérature relative à la Shoah : les témoignages des victimes, les travaux des anthropologues, historiens, philosophes, psychanalystes, psychologues et sociologues. L'A. fait dialoguer les thèses en présence, les argumente et

les réfute, pour finalement les intégrer dans sa propre pensée qui les dépasse.

Dans les sections à portée éthique (sections 1 à 5), l'A. récuse avec une grande fermeté une diabolisation du mal et des *malfaisants* ; celle-ci finit par créer des cercles vicieux. L'obéissance bureaucratique des nazis peut, dans une certaine mesure, rendre compte des atrocités commises (la banalisation du mal, H. Arendt). Pour l'A., toutefois, elle était fondée sur l'éthique manichéenne des nazis où le « mal comme mal » était devenu indiscernable. Cette éthique légitime l'idéologie nazie, fonde son *Weltanschauung* et s'incarne dans sa bureaucratie. Avec Todorov, et contre Rubinstein, l'A. discerne dans la pratique des « vertus quotidiennes » des *vic-times* (les gestes de dignité, de créativité et de solidarité) des « espaces de liberté » qui témoignent d'une résistance éthique contre le mal. Avec Lévinas et Fackenheim, il atteste la présence de l'Absolu qui traverse le visage du plus vulnérable comme un appel éthique (aussi section 7). Conditions nécessaires, mais non suffisantes, la bureaucratie, la rationalité et la technologie de la *modernité* ont facilité la mise en œuvre de la Shoah, celle-ci n'est ni la conséquence, ni l'expression ultime de la modernité (contre Baumar). Lui faire porter toute la responsabilité est souvent *an easy escape route* (une échappatoire facile) pour les chrétiens. En effet, l'antijudaïsme chrétien séculaire a préparé une terre fertile pour l'enracinement du génocide nazi. En accord avec Todorov, l'A. voit dans la fragmentation, la dépersonnalisation et la jouissance du pouvoir des mécanismes visant à neutraliser le « Visage ». Le concept de *self-deception* (l'auto-tromperie) donne une intelligence profonde de la dynamique cruciale à l'œuvre dans l'engrenage du mal.

Les sections théologiques (sections 6 à 14) comprennent un développement sur le pardon et l'impardonnable, la réconciliation, la culpabilité individuelle et collective (section 6), Dieu (section 7), le Christ (section 8), le dia-

logue interreligieux (section 9), la Bible (section 10), la Nature (section 11), l'enseignement de la Shoah (section 12), l'éthique et la politique en terre d'Israël (section 13) et la mort (section 14). Sans faire du pardon *a cheap grace* (une grâce à bon marché) l'A. affirme que chaque acte, si les conditions sont réunies, demeure ouvert au *pardon* ; l'*impardonnable* étant réservé aux situations de fait (p. ex. la mort de la victime), ou celles qui butent contre une fermeture, toujours temporaire et en attente d'être dépassée. Si le pardon au nom des victimes n'est pas possible, son refus ne l'est pas non plus. Confiant ainsi le mal à la tragédie de l'histoire humaine, partagée par tous, la repentance demeure possible, elle est en suspens. Cette ultime espérance enlève à Hitler une victoire posthume : le mal n'aura pas le dernier mot, le pardon n'est pas une expression de faiblesse (contre Hitler) et l'histoire demeure une histoire de miséricorde (contre Hitler). Dans la section 7, l'A. réfute la mort de Dieu à Auschwitz (Rubinstein), le mal en Dieu (Blumenthal), et interroge avec Lévinas et Fackenheim la manifestation de la Présence divine à travers le visage comme protestation éthique et théologique contre le mal. Le mal à Auschwitz n'est pas seulement une *privatio boni* (Platon, Th. d'Aquin), il est aussi une *perversio boni*, l'idéologie du nazisme a perverti le bien et l'a présenté comme finalité. L'ode à la force de la Nature divinisée par les nazis n'est pas seulement une *privatio deo*, mais aussi une *perversio deo*. La *christologie* chrétienne, avec la théorie de la substitution, a joué un rôle majeur dans la légitimation de l'antijudaïsme chrétien et a préparé une terre nourricière pour le génocide nazi à l'égard du peuple juif (section 8). La tragédie d'Auschwitz manifeste le non-accomplissement de l'œuvre de rédemption et marque la fin du triomphalisme christologique traditionnel. Le « déjà-là, pas-encore » crée l'espace pour une interprétation positive du « non » des juifs à Jésus (cf. Moltmann). Les questions théologiques clas-

siques portant sur une ou deux Alliances, la continuité et la discontinuité entre les deux Testaments sont analysées et évaluées. Dans l'après Shoah, avec *Nostra Aetate* 4 (1965), les initiatives de rapprochement et les appels au dialogue des papes successifs – Jean-Paul II, Benoît XVI et François – les tensions historiques entre le judaïsme et le christianisme trouvent un apaisement (section 9). Pour le pape François, la Parole de l'Alliance, comme base commune, permet d'articuler une place aux juifs et aux chrétiens dans l'économie divine : les uns vivent *Torah centred, Torah shaped*, les autres vivent *Christ centred, Christ shaped*. L'Église catholique est appelée à développer une christologie qui lui permet de sortir de la théorie de la substitution, de donner une pleine acception aux paroles de Paul « les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables » (Rm 11,29) et de reconnaître une place entière à l'existence du peuple juif dans l'économie du salut. Aux quatre paradigmes en cours pour fonder une théologie du *dialogue interreligieux* (l'exclusivisme, l'inclusivisme, le pluralisme et le particularisme), l'A. propose une approche « transrelationnelle et herméneutique » ; les religions sont invitées à offrir et à accepter une hospitalité réciproque (section 9). L'horreur commise dans la Shoah interroge aussi notre lecture de la Bible (section 10), en particulier celle des passages violents. Par sa Parole, Dieu veut sauver l'humanité et non la détruire. Dans ce sens, l'A. plaide pour une lecture eschatologique et non apologétique de la Bible (avec une exégèse sur 1 Th 2,14-16), une lecture qui veille à ouvrir des horizons pour un « avenir normatif ». Souvent très hostile aux victimes, mais divinisée par les nazis comme une Force impersonnelle et immanente – *Gott mit uns* – la Nature (section 11) invite à redécouvrir le Dieu biblique, transcendant qui laisse des traces dans la nature (Charlier) ; la nature et la création sont herméneutiques (cf. Jb 38 et 39). Depuis plus de dix ans, l'A. constate dans l'enseigne-

ment une fatigue chez les jeunes d'entendre parler de la Shoah, *a Holocaust Fatigue*. Quelles en sont les causes et comment y remédier (section 12)? L'A. propose de découvrir dans la Shoah une complexité herméneutique de sens qui permet de contextualiser son enseignement avec une normativité pour le futur. Dans la section 13, l'A. présente une réflexion éthico-politique pour la terre d'Israël et propose un bi-nationalisme comme issue possible pour sortir de l'impasse politique. Deux massacres du vingtième siècle, la Shoah et Hiroshima, ont déchiré les symboles de l'immortalité qui permettaient de vivre avec la mort en face. L'A. propose une contextualisation de ces symboles par une approche holistique et co-relationnelle.

Une belle contemplation de la peinture de M. Chagall la *Crucifixion blanche*, choisie comme couverture du livre, conclut et récapitule les thèmes étudiés : le mal et la souffrance, le deuil et l'espérance, la destruction et la rédemption, le ciel et la terre, l'antijudaïsme chrétien et la Shoah, le Christ et le peuple Juif, la politique, l'éthique et la théologie. Le lecteur trouve dans cet ouvrage une synthèse systématique et une analyse rigoureuse de la pensée des auteurs juifs et chrétiens sur la Shoah, avec les réflexions très interpellantes, solidement fondées et parfois audacieuses de l'A. Pour les lecteurs peu familiers de la pensée des auteurs juifs, une courte présentation de chaque auteur à la fin du livre serait bienvenue. — L. Verbouwe

Pontificia Academia Teologica, SODI M. (dir.), *Sufficit gratia mea*. Cristologia - Mariologia - Ecclesiologia - Liturgia - Agiologia - Cultura. Miscelanea di studi offerti a Sua Em. il Card. Angelo Amato in occasione del suo 80° genetliaco, pres. Papa Francesco e Benedetto XVI, coll. Itineraria 14, Città del Vaticano, Libreria Editrice Vaticana,

2019, 18x25, 746 p., 43,00 €. ISBN 978-88-266-0348-3.

Mgr Angelo Amato a réalisé une admirable carrière ecclésiastique. Salésien, spécialiste en christologie, le père Amato enseignait la dogmatique à l'université de sa congrégation à Rome jusqu'en 2002, année où il fut consacré évêque et devint secrétaire de la Congrégation pour la doctrine de la foi, dont il avait déjà été un conseiller. Dans cette dernière fonction, il avait été étroitement impliqué dans la genèse de la déclaration *Dominus Iesus* (2000), un des documents les plus importants de la congrégation depuis le concile Vatican II et de tout le pontificat de saint Jean-Paul II. En 2008, Mgr Amato fut nommé préfet de la congrégation pour les causes des saints, et créé Cardinal en 2010. On ne compte plus ses publications en dogmatique, en particulier en christologie et en mariologie, et (plus tard) en hagiographie. Après son éméritat (2018), à l'occasion de son 80^e anniversaire, on lui offrit les mélanges que voici. Ce livre volumineux contient six parties : christologie (dix contributions), mariologie (neuf), ecclésiologie (huit), doctrine sacramentaire (onze), hagiologie (dix) et culture (sept). Sur la liste des contributeurs on trouve les noms d'anciens amis, collègues et collaborateurs du jubilaire dans la curie romaine, de cardinaux, archevêques, évêques et théologiens, comme Mgr Tarcisio Bertone, confrère salésien de Mgr Amato, et Mgr Gianfranco Ravasi. Le pape actuel et son prédécesseur ont accepté de présenter cet ouvrage en l'honneur de leur ancien collaborateur. Les contributions permettent au lecteur de se faire une idée de la pensée catholique contemporaine, surtout en Italie et dans les cercles curiaux, qui souvent restent assez peu connus même aux théologiens de profession dans les pays transalpins. — R.J.

TRACY D., **Fragments**. The Existential Situation of Our Time. Selected

Essays I, Chicago, University of Chicago Press, 2020, 16x24, 422 p. ISBN 978-0-226-56729-7.

En Belgique, le grand public aura peu entendu parler du théologien américain David Tracy depuis la suppression des versions française et néerlandaise de la revue théologique internationale *Concilium* dont il était un des rédacteurs en chef. Il a récemment rassemblé un grand nombre de textes écrits depuis la parution de son dernier livre, *On Naming the Present* (1994), avec quelques articles plus anciens, dans deux tomes dont voici le premier. Intitulé *Fragments* et offrant, selon le sous-titre, des analyses de « la situation existentielle de notre temps », le livre est constitué de quatre parties : « la situation existentielle de notre temps » ; « herméneutique » ; « publicité et théologie publique » ; « religion, théologie et dialogue ». Certains thèmes y reviennent à maintes reprises : le caractère fragmentaire de l'expérience et de la pensée humaines et l'impasse de la tentative de penser la totalité ; l'idée de Dieu comme l'infini ; la perspective sur le salut dans des expériences fragmentaires d'intégrité ; l'unité de mystique et de prophétie dans la conscience de l'infini qui, dans son altérité par rapport à l'homme et au monde, transforme ce dernier ; l'importance publique que la religion emprunte au caractère *ad extra* du discours divin qu'elle retrouve et articule dans le monde. L'A. développe ces thèmes en conversant avec des « classiques » de l'histoire de la pensée occidentale qu'il n'explique pas suffisamment. À notre avis, le texte le plus précieux du recueil est l'esquisse de la façon dont le christianisme peut être relevant pour la société (p. 269-287). Dans son amour pour l'herméneutique, l'A. méconnaît sa faiblesse : même dans son interprétation dialogique, l'herméneutique ne sait pas développer des critères pour déterminer la vérité d'affirmations. — R.J.

TRACY D. , **Filaments**. Theological Profiles. Selected Essays II, Chicago, University of Chicago Press, 2020, 16x24, 486 p. ISBN 978-0-226-56732-7.

La première « sélection d'essais » de l'A. rassemblait, sous le titre *Fragments*, une série d'études systématiques sur la forme et le rôle de la religion dans la société actuelle. Dans la deuxième sélection, intitulée *Filaments*, l'A. s'ouvre au dialogue avec des penseurs plus ou moins célèbres d'hier et d'aujourd'hui. Ils sont divisés en cinq groupes : 1) « anciens, médiévaux, modernes » (saint Augustin d'Hippone, Guillaume de Saint-Thierry, Martin Luther, Michel-Ange Buonarroti) ; 2) « mentors » (Reinhold Niebuhr, Karl Rahner, Paul Tillich, Bernard Lonergan) ; 3) « interlocuteurs » (Louis Dupré, Frank-lin Gamwell, George Lindbeck, Jean-Luc Marion) ; 4) « pensée prophétique » (théologie féministe, Arthur Cohen, Gustavo Gutiérrez, James Cone) et 5) « chercheurs du bien » (Simone Weil, Iris Murdoch, Thomas Stearns Eliot).

Pour beaucoup de lecteurs européens, les essais qui traitent d'auteurs anglosaxons seront une première introduction à leur pensée. Cependant il faut regretter que les essais soient souvent trop courts et trop généraux pour pouvoir fournir une vraie compréhension de la pensée (ou un aspect de celle-ci) des auteurs présentés. En outre, ces auteurs s'intéressent aux sujets les plus divers et les essais ne peuvent pas donner le traitement qu'ils mériteraient. On notera l'hétérogénéité de l'inspiration de l'A. : il la puise dans presque toute l'histoire de la philosophie et de la littérature : à côté des œuvres de Platon et Plotin, très admirés par l'A., ressortent surtout l'apport de Kant, Heidegger, Ricoeur et Habermas, et de la tradition augustinienne et franciscaine, la théologie libérale de Schleiermacher, la théologie politique de Metz, etc. Le livre témoigne d'une pensée théologique consistante. Il prend consciemment ses

distances à l'égard des institutions ecclésiastiques. — R.J.

VON SPEYR A., **Le mystère de la mort**, Paris, Johannes Verlag, 2020, 12x19, 158 p., 10,00 €. ISBN 979-10-93741-11-6.

De la mort comme punition du péché à la mort comme Providence, acte ecclésiastique et grâce d'offrande qui nous plonge dans le mystère trinitaire, c'est un bel itinéraire de foi et d'espérance qu'Adrienne von Speyr fait parcourir à son lecteur.

Relevons notamment la beauté du chapitre « La mort et l'Église ». L'Église exerce une double suppléance : elle représente le Seigneur devant le mourant, et le mourant devant le Seigneur. Dans ce ministère de médiation, l'Église puise dans son trésor inépuisable (prière, sacrements...) pour préparer le mourant à la venue du Seigneur et préparer auprès du Seigneur l'accueil du mourant. Présente au chevet de ses enfants jusqu'au dernier instant, elle « rassemble pour ainsi dire la vie du mourant et la fait devenir ecclésiastique » et inscrit sa mort dans la mort même du Seigneur. Ainsi pouvons-nous « voir dans notre mort, quelle que soit l'apparence qu'elle puisse prendre, l'ultime récapitulation de notre oblation à Dieu », et « ne pas mourir notre mort mais celle que le Seigneur nous donne par l'Église » (p. 73) : Jésus, dans sa mort, prend en lui et transforme la mort de chacun, de sorte que, pour tout homme, ce n'est plus tant la mort personnelle qui importe, mais la mort du Seigneur, elle-même entourée de tout le mystère de Dieu Trinité et de la volonté du Père permettant la mort du Fils. Quelle espérance pour le croyant, de savoir ainsi sa mort, non seulement incluse dans la mort du Christ, mais en relation immédiate avec le Père qui lui tend les bras !

Édité en allemand en 1953, puis en première fois en français en 1989, cette méditation d'Adrienne von Speyr garde

plus que jamais son actualité, pour accompagner tout homme jusqu'au seuil de l'éternité. — M.-D.W.

WISNIEWSKI L., **L'instinct ecclésiastique de la foi** (*Lumen Gentium 12, Dei Verbum 8*), coll. Patrimoines, Paris, Cerf, 2020, 15x23, 292 p., 24,00 €. ISBN 978-2-204-14231-1.

Le dominicain polonais Lukasz Wisniewski livre ici le texte d'une thèse d'écclésiologie, soutenue à l'Université de Fribourg (Suisse) sous la dir. du prof. B.-D. de La Soujeole en 2019. Analyser le *sensus fidei* comme « instinct ecclésiastique de la foi », il commence par une étude serrée du n° 12 de *Lumen Gentium* (LG), avant d'évoquer d'autres textes conciliaires, en faisant notamment place au n° 8 de *Dei Verbum*.

Après ce *status questionis* qui n'oublie pas le magistère postérieur, l'A. convoque largement la pensée de saint Thomas pour étudier le *sensus fidei* dans sa genèse (chap. II, qui relit notamment Rm 10,17 et sa réception) puis le *sensus fidei fidelis* (chap. III) et le *sensus fidei fidelium* (chap. IV). Alors que le chap. I avait évoqué, fidèle à LG 12, le *munus propheticum* de tous les baptisés, la focale se resserre ensuite sur le *munus docendi* des successeurs des apôtres et son rapport avec le *sensus fidei* (chap. II et III). Le bref chap. V est donc important, il cherche à équilibrer la perspective en montrant comment le magistère est appelé à écouter le *sensus fidei* et à en discerner les expressions authentiques.

Une manière d'apprécier le parcours de la thèse peut être de se demander comment le rapprochement entre LG 12 et la pensée de saint Thomas a pu enrichir la notion de *sensus fidei*. Il ouvre tout d'abord à un beau déploiement pneumatologique, esquissé par le texte même de LG 12 (chap. I) et enrichi par le chap. IV, qui analyse la « personnalité » de l'Église et le rôle qu'y joue l'Esprit. Ce même chap. IV éclaire le rôle que jouent les dons de l'Esprit (intelli-

gence, science et sagesse) dans la connaissance par connaturalité, caractéristique du *sensus fidei*. Ensuite, ce rapprochement entre les textes conciliaires et la pensée de l'Aquinat permet d'analyser la place du *sensus fidei* dans l'*initium fidei* (chap. III), une question trop rarement posée à propos du *sensus fidei*. Le recours à la notion thomasiennne d'*instinctum fidei* se révèle bienvenu pour situer la manière dont une personne peut adhérer à la foi telle qu'elle lui est présentée.

En revanche, l'A. a reconnu que « la manifestation du *sensus fidei* peut être contextualisée et dans un certain sens dépendant de facteurs non confessionnels » (p. 69), mais sa lecture de saint Thomas ne lui permet pas d'approfondir cette question, alors même qu'elle contribue largement à l'actualité de la notion de *sensus fidei*. L'A. nomme en passant les enjeux qui ont redonné au *sensus fidei* toute son actualité théologique : la synodalité, l'inculturation, la prise en compte de la sagesse des plus pauvres, l'œcuménisme, mais il ne les intègre pas réellement à son étude.

Dès lors, l'enjeu du discernement qu'opèrent les fidèles en raison de leur sens de la foi, évoqué à de nombreuses reprises par le pape François, passe à l'arrière-plan. Un déséquilibre apparaît lorsque l'enjeu de conservation de la foi, ici déployé à juste titre, en vient à faire oublier le discernement contextuel exercé par les fidèles en vertu du *sensus fidei*. On pourrait toutefois considérer que l'A. ouvre une porte dans cette direction lorsqu'il voit dans l'Église particulière le lieu *princeps* où l'écoute du *sensus fidei* doit se réaliser dans un processus synodal (p. 252). Cette proposition n'est-elle pas d'autant plus vraie qu'une Église particulière est une réalité nécessairement « inculturée », dans laquelle le contexte conditionne les manifestations du *sensus fidei* autant que l'exercice du *munus propheticum* des baptisés et des ministres ordonnés ?

Quoi qu'il en soit de ces questions, la cohérence de la thèse ainsi que la précision de sa lecture des textes conciliaires et thomasiens en font d'ores et déjà une lecture nécessaire à qui veut étudier de près la question du *sensus fidei*. — F.O.